

La saga fratricide des anciens résistants

# Le champ des partisans

PAR GILLES PERRAULT

*En 1944 la Résistance a vécu. Il ne reste que des résistants. Roger Faligot et Rémi Kauffer racontent le destin mouvementé des soldats de l'ombre saisis dans la lumière crue des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> Républiques*

**E**n 1977, quelques mois avant de se faire sottement condamner pour espionnage au profit de l'Union soviétique, Georges Beauvils, stalinien pur jus et pourtant homme de cœur, me contait d'une voix émue un vieux souvenir. Sous l'Occupation, il assurait le contact entre le Parti communiste clandestin et Rémy, émissaire de la France libre, ancien camelot du roi. « Un jour, je trouve mon Rémy nerveux, angoissé, ce qui n'était pas son genre. "Ça ne va pas ? — Ça ne va pas du tout. Excusez-moi, il faut que j'aille prier." Les bras m'en tombent. Ma foi, je l'aimais beaucoup, je l'accompagne dans l'église la plus proche, on s'agenouille, et le voilà parti dans ses prières. On ressort, il était transformé, radieux, il me tape dans le dos et me dit : "Ah ! mon vieux Joseph, c'est fini, ça va beaucoup mieux." Et on a réglé nos affaires. » De Rémy, Faligot et Kauffer écrivent : « C'est avec beaucoup de noblesse, mais aussi un zeste de naïveté, qu'il a tenu à prendre la défense d'un ancien camarade de Résistance. » Il vint en effet témoigner pour Beauvils devant la Cour de Sécurité. Rémy, anticommuniste virulent, pourfendeur d'agents soviétiques, n'était pas en l'occurrence naïf. Simplement, quelques souvenirs avaient pour lui plus de force que les antagonismes politiques. Cette humaine fidélité jette un rayon de lumière sur l'histoire crépusculaire qu'ont entrepris de raconter les auteurs : la saga décevante et passionnante des anciens résistants depuis un demi-siècle. Déception presque immédiate : la Libération fut aussi la rencontre forcément ratée de la Résistance avec une France restée attentiste dans sa masse jusqu'au 6 juin 1944. « L'esprit de la Résistance, c'est-à-dire l'esprit de la révolution »,



Écrivait magnifiquement Philippe Viannay, alias Indomitus. Les Français n'avaient que faire d'une révolution : ils aspiraient à manger à leur faim, ce qui n'est pas déshonorant. Un Leclerc de Hauteclocque et un de Lattre de Tassigny n'étaient point habités par la passion révolutionnaire, ni la plupart des hommes de la France libre. Les vieux partis voulaient renaître et prospérer. De Gaulle ne songeait qu'à restaurer l'Etat.

Les auteurs décrivent d'une plume très informée la rapide débâcle de l'illusion lyrique. En quelques mois, l'union sacrée éclate. Les clivages politiques renaissent. La lutte de classes, mise entre parenthèses le temps du combat commun, oppose compagnons et camarades. Le grand parti de la Résistance ne sera pas, qui seul aurait pu imposer la mise en œuvre du programme du CNR. Unique organisation politique « née de la Résistance » : la minuscule UDSR, en vérité un groupe parlementaire charnière dont l'histoire retiendra peut-être que François Mitterrand y fit ses classes de stratégie politique. La Résistance a vécu. Il ne reste que des résistants.

Mais quels résistants ? Faligot et Kauffer abordent sans réticence la délicate question des cartes de « combattant volontaire de la Résistance » délivrées à profusion après la Libération. En vérité, l'opération avait commencé plus tôt. Un vieil ami démocrate-chrétien, diligent sénateur du Nord, me racontait naguère comment, à l'été 44, alors que les jeux étaient vraiment faits, il démarcha les bourgeois de sa région pour les convaincre de rejoindre son organisation, ébranlant leur granitique timidité avec cet argument : « Vous ne voulez quand même pas qu'à la Libération il n'y ait eu que des communistes dans la Résistance ? » La fin

des combats ouvrit les vannes. Elles ne sont pas encore refermées. 195 053 cartes avaient été distribuées en 1961. On en compte 257 763 en 1987. Encore quelques décennies et la Wehrmacht sera submergée sous le nombre. Mais ces impudences sont moins révoltantes que les injustices inverses. L'un des épisodes les plus navrants vit une femme, grande figure de la Résistance mais aussi célèbre pourvoyeuse d'attestations de complaisance, rallier la meute qui, pour des raisons de basse politique, tenta de déchiquer une autre femme, très authentique résistante dont le seul tort était d'avoir négligé de constituer le dossier qui lui aurait valu attribution automatique de la médaille de la Résistance. C'est surtout aux personnalités, et non au menu fretin, que les auteurs s'attachent pour

retracer, en un monument de sept cents pages, les vicissitudes vécues sous deux Républiques.

Ils le font en respectant scrupuleusement l'anticommunisme aujourd'hui de rigueur. Non point qu'ils tronquent ou travestissent les faits, qui pour eux sont d'évidence sacrés. Tout est question d'éclairage, c'est-à-dire de vocabulaire. D'un Dominique Ponchardier que nous avons bien connu, cœur d'or mais tueur décidé, ils tracent un portrait positif, sa propension à appuyer sur la détente relevant en somme d'une exubérance sympathique. Ses homologues communistes seront qualifiés d'« hommes de main » ou d'« exécuteurs des basses œuvres ». Un gaulliste pratique « l'action armée » ; un communiste se livre à des « opérations spéciales ». Que Ponchardier soit prêt à tout pour son général, c'est de la fidélité. Qu'un communiste le soit pour son parti, c'est du fanatisme.

La déplorable purge des résistants communistes français au moment du schisme titiste ne serait pas racontée d'une plume plus tragique si les victimes avaient fini avec une balle dans la nuque au fond des caves du comité central. On en oublie presque que c'est en face qu'on s'entre-tua pour de bon, qu'un colonel Godard, ancien des Glières, donna par exemple l'ordre d'achever le compagnon de la Libération Yves Le Tac sur le lit d'hôpital où il gisait à la suite d'un premier attentat de l'OAS. Mais comment ne pas comprendre Faligot et Kauffer ? Si le sang coula à propos de l'Algérie entre anciens résistants gaullistes, c'est qu'un drame historique les faisait s'affronter dans la fureur. La purge des résistants communistes offre le sinistre spectacle d'une opération bureaucratique actionnée de Moscou, basée sur des fantasmes, et produisant l'injustice

comme un moulin sa farine, les victimes disparaissant, écrivent les auteurs, « broyées par une machine dont elles avaient entretenu et huilé les rouages ».

La guerre froide avait créé la première fracture décisive entre anciens compagnons d'armes. Faligot et Kauffer en font un récit souvent pittoresque, parfois glaçant. Hautement comiques sont les pages consacrées aux rumeurs de coup d'Etat communiste qui circulèrent dès 1946, un diplomate américain croyant même pouvoir identifier le chef d'orchestre clandestin : le kominternien Fried, lequel avait été abattu à Bruxelles en 1943... Les services anglo-saxons en profitèrent pour recruter à tour de bras. Ainsi ma pauvre mère reçut-elle, cette même année, la visite de son ancien chef de réseau britannique qui venait lui proposer avec simplicité de reprendre le collier pour le compte de Sa Majesté. Elle lui offrit du thé et le mit à la porte. Marie-Madeleine Fourcade avoue aux auteurs qu'elle accepta tout de go et raconte même un voyage dramatique à Londres pour annoncer à ses chefs que le putsch communiste aurait lieu en France le 18 juin 1946. Tout le Paris officiel bruissait de cette folle rumeur. Le colonel Passy, intelligent à son ordinaire, était à peu près le seul à en sourire. Ironie du sort relevée par les auteurs : la précieuse information délivrée par Mme Fourcade alla à Kim Philby, chef de la section antisoviétique, qui la répercuta évidemment à Moscou...

Mais l'année suivante, au plus fort du mouvement de grève, c'est la terrible nuit du 3 décembre 1947 : 15 sabotages de voies ferrées, 6 déraillements, dont celui du Paris-Lille qui fit 16 morts et 60 blessés. Les responsables, nommés dans le livre, étaient d'anciens résistants communistes.

Le lendemain, la police tirait sur des grévistes à Valence, faisant 3 morts. Les guerres coloniales allaient prendre le relais et relancer les combats fratricides. Singulière aventure que celle des officiers communistes envoyés dare-dare en Indochine ! L'un d'eux nous racontait qu'à la troisième nuit suivant sa prise de commandement d'un poste perdu dans les rizières, il eut la stupeur d'entendre une voix nasillarde annoncer par haut-parleur : « Nous saluons le camarade X, dont nous connaissons les sentiments d'internationalisme prolétarien, etc. » Tête de l'officier sous les regards torves de ses légionnaires, presque tous anciens SS... Image symbolique : dans Diên Biên Phu encerclé, les officiers français, dont la plupart, Bigeard en tête, avaient combattu dans les maquis ou au sein des FFL, entendaient la nuit « le Chant des parti-



Commémoration de l'Appel du 18-Juin au mont Valérien

